Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 41

Artikel: Critique rétrospective : Berne : Leipzig
Autor: E.C. / Wetterstedt, Agda of
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029749

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

d'orgue ; des *lieder* d'Hugo Wolf, qui nous ont un peu déçus ; de ravissants pastiches d'anciens *minnelieder* pour chœurs d'hommes « a capella », de H. Kœssler ; un trio de notre Hans Huber intitulé *Bergnovelle* et que chacun s'est accordé à déclarer charmant, plein de naïveté et de fraîcheur.

Ceci nous amène sur des terrains où nous avions hâte d'arriver : la participation des musiciens suisses à la fête. Outre le trio de Huber, une fort belle sonate pour piano et violon de Jos. Lauber représentait la musique de chambre suisse ; elle fut remarquablement jouée par MM. L. Rey et W. Rehberg. La belle *Chaconne*, de Barblan, que beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà, jouée par son auteur sur l'orgue de la cathédrale, fit l'admiration de tous ceux qui savent apprécier la pureté de style et la correction de l'écriture alliées à une grande élévation de pensée.

Dans un autre domaine, celui des chœurs d'hommes, on sait que la musique suisse jouit à l'étranger, et surtout en Allemagne, d'une légitime réputation. Des chœurs « a capella » du maître F. Hegar et la *Cœnis* pour chœur d'hommes et orchestre de H. Huber représentait cette branche spéciale de notre art national et ont servi à mettre en valeur la virtuosité de l'excellente *Liedertafel* bâloise.

Comme œuvres symphoniques, la Suisse avait envoyé trois partitions, dont deux entièrement nouvelles. On s'est accordé à reconnaître comme la plus parfaite des trois celle que de nombreuses auditions en divers lieux ont déjà consacrée : le prélude de *Sancho*, de Jaques-Dalcroze. Le *concerto* de violon de W. Pahnte, merveilleusement joué par Marteau, a intéressé mais les développements en ont paru un peu forcés et l'écriture orchestrale un peu terne. Nous lui préférons la *sonate* jouée en 1901 à la fête de Genève ; elle nous paraît mieux finie, et nous a laissé une impression d'ensemble plus complète, plus homogène. Restent les deux mouvements de symphonie d'Ernest Bloch, qui ont positivement fait scandale et soulevé les polémiques les plus violentes. Que Bloch ne s'émeuve pas trop de tout ce bruit. Il a été abominablement malmené par la grande majorité de la critique allemande, mais il n'y a rien là de nature à décourager le jeune musicien genevois. Son tempérament exceptionnel, son juvénile enthousiasme, sa soif d'idéal l'entraînent à des audaces qui expliquent en quelque mesure une prise d'arme dans le camp philistin. Il n'en reste pas moins, et quelques clairvoyants qui ne s'arrêtent pas aux détails superficiels l'ont reconnu, qu'il y a plus de talent, plus de musique dans ses deux mouvements de symphonie que dans beaucoup d'œuvres plus considérables qui ont passé cependant sans la moindre protestation, comme le lourd et insipide *Sonnenlied* de Koch, par exemple.

Après tout, il est bon qu'un pavé tombe ainsi de temps en temps dans la mare aux canards. Cela secoue notre torpeur et nous empêche de tomber dans l'ankylose et la convention. Nous n'avons donc qu'un mot à dire à Bloch : Continuez !

Nous ne voulons pas terminer cette brève revue sans envoyer l'expression de notre reconnaissance et de notre admiration au comité organisateur bâlois et à tous les musiciens, chanteurs et instrumentistes, qui ont collaboré à ces magnifiques fêtes. Si les œuvres jouées ont été diversement appréciées, il n'y a eu qu'une voix pour louer la perfection et le soin scrupuleux apporté à l'organisation jusque dans ses moindres détails.

Et maintenant à Berne l'an prochain !

Ed. Combe.

N N N N N N N N N N N N N N

Critique rétrospective.

Berne.

Le dernier des concerts d'abonnement dont *La Musique en Suisse* n'a pas encore parlé et pour lequel M. et Mme Dulong, de Berlin, prêtaient leur concours, en a très artistiquement terminé la série.

L'orchestre a joué la symphonie pastorale de Beethoven — andante-adagio-allegro,

tirés de Prometheus et l'ouverture de Coriolan. — M. Dulong, outre une belle voix de ténor, possède un tempérament que l'on trouve rarement chez les artistes-chanteurs. — Lieds de Jensen, Weingartner et Schubert.

La voix de Mme Dulong se distingue par une finesse admirable, peut-être quelquefois un peu exagérée. — Chants de Schumann, Tschaikowsky et Saint-Saëns. Les duos chantés par M. et Mme Dulong eurent un très grand succès et ces artistes nous donnèrent en bis *Le cœur de ma vie*, de Jaques-Dalcroze, ce qui leur valut une vraie ovation. J'allais oublier le solo de M. Monhaupt, notre premier violoncelliste et professeur à l'institut de musique, et le concerto, sol mineur, de Händel, pour hautbois, avec accompagnement d'orchestre, transcrit et joué avec goût par cet artiste.

Avant de passer aux concerts des solistes, deux mots sur celui du Cæcilienverein, qui a dignement clos la saison musicale par le *Requiem* de Brahms. — En premier lieu, introduction et fugue avec choral; *In memoriam*, pour orchestre. C. Reinecke. Cette œuvre est dédiée au célèbre violoniste David, mais fut jouée en mémoire de Brahms, décédé le 3 avril 1897, détail que l'on aurait bien fait de ne pas omettre sur le programme.

L'exécution du *Requiem*, sous l'excellente direction de M. Munziger, a été bonne en général, malheureusement les chœurs d'hommes n'étaient pas assez puissants, ce qui rompait l'équilibre dans les grands ensembles. Les solistes, Mme Schulz-Lilie, soprano de Genève, et M. Vreven, baryton de Francfort, ont fait plaisir. Mme Schulz a fort bien chanté entre les deux parties du *Requiem*, le second des *Ernste Gesänge* de Brahms.

Le Liederabend de Mlle Weidele et M. Volkmar Andreæ aurait dû attirer un grand public. Ces deux noms sont très avantageusement connus, et de plus le programme était des plus intéressants, permettant d'observer le développement du *Lied*, depuis Haydn à R. Strauss. Les sympathiques artistes, s'ils ont eu peu d'auditeurs, ont cependant obtenu un succès considérable. D'autre part, toute la ville est allée entendre M. Rittershaus, célèbre (??) ténor de Berlin. D'innombrables diplômes et médailles, des critiques telles que les plus grands artistes n'en ont que rarement, tout cela exposé, avec photographies dans presque tous les magasins de la ville. « Genre Barnum ». Inutile de décrire la déception du public, ayant devant lui, au lieu d'un grand artiste, un... quelconque amateur !

Quelques jours après, concert de Anna et Otto Hegner, qui, entr'autres nous ont donné une très bonne audition de la sonate à Kreutzer.

Citons encore le concert donné par Pablo Casals et Harold Bauer. Ces artistes ont, comme dans d'autres villes suisses, émerveillé leurs auditeurs. Programme : sonates de Beethoven, Locatelli et Rubinstein. M. Bauer a joué la ballade en sol mineur de Chopin et les papillons de Schumann.

Très peu de monde aussi dans ces deux derniers concerts.

Une audition qui mérite d'être mentionnée est celle de Thoune, donnée il y a quelques semaines par le chœur mixte de l'endroit, avec le concours de Mlle Burger, d'Aarau, et de l'excellent baryton M. Böpple, de Bâle, et l'orchestre de Berne. La pièce de résistance était : *Das Feuerkreuz*, de Max Bruch. Les chœurs étaient très bien étudiés et chantés avec un entrain remarquable, sous la direction de M. Pfister.

La saison 1903-1904 promet d'être très brillante. Le nouveau théâtre va être inauguré, l'orchestre est renforcé et le public musical bernois s'attend à des merveilles. Votre correspondant aussi.

E. C.

Leipzig.

La saison a été riche en musique, mais pauvre en nouveautés. Le Gewandhaus a continué ses concerts sans offrir quelque chose de bien remarquable. Winderstein, le Bach-Verein, le Riedel-Verein, l'Orchestre d'Eulenburg se sont produits tour à tour, les concerts de solistes, parmi lesquels je veux nommer celui de Max Reger et L. Less, puisque Reger tient une place parmi les jeunes compositeurs marquants actuels, se sont suc-

cédé presque tous sans intervalles — il m'a été impossible de me rendre à tous. Quelques événements d'importance me paraissent d'ailleurs valoir la peine que je m'en occupe spécialement et je me décide à laisser de côté les détails plus minutieux, pour ne citer que les points les plus intéressants. J'aborde donc de suite la question brûlante du jour provoquée par l'interprétation de la *Matheus Passion*, à l'église de St-Thomas, cette fois sous la direction de Nikish. La *Matheus Passion*, régulièrement interprêtée toutes les années, est, par conséquent, une vieille connaissance, avec laquelle le public de Leipzig se trouve en bonne et cordiale intelligence. On la traite en amie vénérable et sûre, une de celles qui ne changent pas et sur lesquelles l'on peut toujours compter. Cependant, cette fois c'était un peu différent. Nikish est homme à nous faire des surprises et l'on se demandait, avec une certaine curiosité, s'il nous en réservait une pour ce concert. Car voici ce qui en est :

En sa qualité de ville de musique aristocrate, Leipzig est jalouse de sa renommée et de son importance. L'on veut volontiers servir de modèle, et dans le but de garder pour soi le monopole du style « pur » des classiques, le Conservatoire a constitué une tradition, pour laquelle on a encore une trop grande soumission. Peu à peu, l'on a cependant ressenti le besoin d'introduire un sang plus jeune dans les veines désséchées des vieux. L'on s'est demandé pourquoi, en effet, il fallait garder pour Bach, Beethoven et autres, un respect glacial et conventionnel ; l'on a voulu voir les maîtres de plus près, apprendre à les connaître aussi comme hommes, vivant, parlant, agissant comme des hommes. Quand je dis *On*, je ne parle pas du public, bien entendu. Celui-là a pris l'habitude de la tradition et s'en contente ; non, je parle d'une partie des critiques et de quelques musiciens mécontents du Conservatoire et de son Dogme. Stermann Kretztchmar a été le premier à se prononcer contre cette tradition. D'autres ont suivi son exemple, parmi lesquels, tout dernièrement, le Dr Alfred Heuss, Zurichois. Honneur au Suisse qui a osé faire valoir son opinion, et si bravement, dans la ville préférée de Bach. J'ai dit dans ma dernière lettre que Nikish avait fait beaucoup pour la réorganisation des concerts du Gewandhaus. Si l'on avait nourri l'espoir qu'il serait aussi l'homme à réaliser une réforme, quant aux classiques, cet espoir a été déçu. Hardi et original lorsqu'il s'agit de la musique moderne, il est timide devant les anciens. Aussi l'interprétation de la *Matheus-Passion* fut-elle à peu près la même qu'avant, avec la seule différence que les ensembles des chœurs et l'orchestre furent brillants comme toujours sous sa savante direction. Mais les solistes chantaient leurs parties avec l'assomant style traditionnel, à l'exception toutefois de M. Urlus, de l'Opéra d'ici, qui a, du reste, un vrai talent comme chanteur d'oratoire. Il était, à mon avis, le seul qui faisait un homme de son Evangéliste. Ce n'est donc pas seulement à Munich (voir une de nos lettres de Munich, dans le numéro 37) qu'on se plaint de l'exécution de la *Matheus-Passion*. Les coupures se font de la même façon. Il y a des airs, des chœurs et des récitatifs que le public n'a jamais entendus. Mais ce qui est pire encore, c'est que les mouvements souvent sont faux. Il est vrai que le maître nous a donné peu d'indications, mais il suffit de sentir avec lui pour ne pas admettre qu'il ait invoqué le drame le plus poignant et le plus mystérieux du monde, sans être pénétré de sa mission, au point de donner une vie réelle aux personnages de son œuvre. Il semble que le sens profond et les phrases compactes de Bach indiquent suffisamment les tempi.

Mais si Nikish n'est pas l'homme des classiques, il est d'autant plus celui des modernes. Une représentation de *Carmen* à l'Opéra, sous sa direction, l'a suffisamment prouvé. Phrase par phrase cela était spirituel, dramatique dans les plus petits détails et d'une finesse de compréhension remarquable. Mlle Olive Tremstad, de l'Opéra de Munich, a chanté la partie de *Carmen* avec une délicieuse voix de grande chanteuse, mais n'était pas, à mon avis, la *Carmen* de Bizet. Elle était noble et fière, mais froide et peu gracieuse, toujours meilleure toutefois, que les petites Carmen bour-

geoises qu'on entend si souvent et qui font, de cette sauvage enfant de Bohême, avec sa soumission totaliste à la destinée et son ignorance du mal qu'elle occasionne, une rôturière de la pire espèce.

Massenet a été représenté par deux œuvres nouvelles pour Leipzig :

Le Jongleur de Notre-Dame et *La Navarraise*. Le premier a eu du succès, le second moins. J'ai été étonné de voir combien le public ici semble avoir de la compréhension pour le maître français, quand il se présente dans le genre mystique, qui est aussi son vrai genre. Cela est grâce à Liszt, sans doute. Quant au *Jongleur de Notre-Dame*, il a été bien exécuté et bien accueilli. M. Mœurs a chanté le rôle du jongleur avec beaucoup de sentiment et une naïveté touchante. Je ne crois pas qu'on puisse le faire mieux, d'autant plus que sa voix paraît faite pour le rôle. Le frère cuisinier, M. Schütz, est un excellent chanteur et il l'a prouvé une fois de plus dans le récit si poétique du premier acte. Sa tranquille bonhomie et sa voix douce étaient d'un grand effet. Quant au chœur du premier acte, cela a été désastreux comme souvent ici. C'est une honte pour l'Opéra que ce chœur. Mais on ne peut pas exiger davantage. Il est composé de petites ouvrières et ouvriers de la ville.

Quant à l'exécution de la *Navarraise,* la régie a eu tort de tolérer autant de sang, de coups de fusils, de blessés et de morts. La pièce est déjà brutale comme elle est, il ne faut pas d'exagération. Mlle Sameh a chanté la partie principale. Elle n'avait pas compris ce que Massenet y a mis d'amour touchant, prêt au sacrifice — elle n'en a vu que la passion sauvage et irraisonnée. Les couplets du sergent et le ravissant intermezzo ont manqué leur effet. Pour ce genre de musique, les Allemands ont les nerfs trop solides et l'humeur trop chagrine. Il y manque l'enthousiasme et l'entrain latins.

Deux autres nouveautés à l'Opéra : *Das war Ich*, de Léo Blech, texte de R. Batha, et les *Beichte*, de Hummel.

Ici aussi l'on avait réuni deux contrastes. Le premier est une bagatelle se jouant dans un milieu paysan. Un jeune couple demeure vis-à-vis d'une vieille duègne. Le jeune couple est heureux, la duègne est curieuse et aigrie. La mari s'amuse un jour à taquiner la servante — la duègne les surprend. Le mari qui s'en est aperçu se dépêche de répéter la taquinerie avec sa femme pour déjouer ainsi la duègne. Celle-ci se hâte de raconter l'épisode de la servante à la jeune femme, mais reste stupéfaite lorsque celle-là lui rit au nez en disant : «Das war ja Ich ! » (C'était moi !) C'est toute l'intrigue. Léo Blech en a fait une espèce d'opéra comique dont la musique est très moderne, sans doute, mais pas très riche en invention. Je n'ai retenu que les couplets de la servante - Mlle Gardini - des couplets dans le style populaire que j'ai trouvés charmants, et le quatuor de la fin, entre les deux couples d'amoureux, le mari et la femme, et la servante et son bien-aimé, une espèce d'hymne à l'amour fidèle. Je ne sais pas si je suis injuste, mais j'ai une antipathie pour les banalités mises en musique et, malgré la bonne humeur de la pièce, cela fut bien banal. Les artistes s'étaient donné beaucoup de peine pour les ensembles qui sont fort difficiles. Mlle Gardini fut charmante, comme toujours. Cette chanteuse vous prend le cœur. Intelligente, gracieuse et très bonne musicienne, elle donne un cachet personnel à tout ce qu'elle fait. Sa voix aussi est très jolie. Elle est, entre parenthèse, la meilleure Micaëla que j'aie jamais vue.

Le second, *les Beichte*, était dans le style ultra-moderne mystique. Le sujet, qui ne manque ni de sens dramatique, ni d'originalité, est celui-ci : Deux anciens amis qu'un crime avait séparés se retrouvent, l'un moine, l'autre ermite, au chevet de mort du dernier. Le premier tableau nous montre un lieu perdu dans la montagne, l'ermitage du mourant. Une croix se dresse sur le devant de la scène, au pied de laquelle prie le moine et une jeune fille. Le mourant se confesse à l'ancien ami, et l'on apprend ce qui suit au second tableau. L'on voit la même croix et la même scènerie, seulement l'ermite est jeune et s'y trouve avec une jeune femme, l'épouse de l'ami. Celle-ci supplie son amant

de retourner à elle, pendant que l'ermite, s'accrochant à la croix, cherche à la ramener à son devoir. La jeune femme invoque le nom de leur petite fille mais se voyant repoussée, finit par se jeter au bas de la montagne, pendant que l'ermite prie pour le salut de son âme. Changement. L'on se retrouve au chevet du mourant qui est reconnu par la jeune fille et qui l'embrasse en disant « mon père », tandis que l'ami ferme les yeux du mourant en lui pardonnant. — La musique est suave, discrète et mélodieuse. C'est dommage qu'elle manque d'originalité. J'y ai cru reconnaître une série de français modernes. Le compositeur a, sans doute, beaucoup de talent et sa musique a fait l'impression voulue, mais il est encore dans l'école de Liszt et gagnerait à devenir plus individuel. C'est pourtant, je le répète, un musicien de talent, et nous n'en avons pas trop. Il faut recueillir avec soin les œuvres nouvelles qui s'offrent.

Agda of Wetterstedt.

Lettre de Lausanne.

L'événement capital de notre année musicale a été la création du nouvel orchestre symphonique. Lausanne possède actuellement grâce à la généreuse initiative d'un véritable philanthrope, un orchestre complet, de bonne qualité et bien dirigé. Cet orchestre s'est fait entendre tout l'été, soit au Kiosque d'Ouchy, soit au Casino, soit à l'abbaye de l'Arc, soit au cercle Beau-Séjour. Nous pouvons grâce à lui compter sur une série de bons concerts d'abonnement cet hiver. Les mercredis de la Maison du peuple ont repris et retrouvent leur vogue habituelle.

Ce n'est pas ici la place de parler du *Festival Vaudois*. Il en est question ailleurs. Le succès de cette entreprise a révélé à Lausanne l'existence de ressources chorales jusqu'ici insoupçonnées et le désir a été ressenti de divers côtés de profiter de l'occasion pour fonder à nouveau dans notre ville une chorale mixte. Des projets sont dans l'air; attendons. On parle déjà d'une audition du *Requiem* de G. Fauré.

Parmi les musiciens annoncés pour le courant de l'hiver, on cite les noms de Mlle H. Luquiens, du quatuor tchèque de Mlle Marcelle Pregi, de la célèbre chapelle des chanteurs de St-Gervais.

Revenons un moment à l'orchestre. M. Suter croit pouvoir affirmer que pour rendre viable l'institution de l'orchestre, il faudrait trouver annuellement la somme de 35,000 fr. Il fait appel dans ce but à la générosité des amis de la musique et a ouvert une souscription de parts de 25, 50, et 100 fr. jusqu'ici, une moitié à peine de la somme nécessaire a été souscrite. Qu'il me soit permis de profiter de l'occasion de cette lettre pour recommander chaudement les souscriptions de parts à tous ceux que leur position de fortune met à même de consacrer annuellement une certaine somme à l'encouragement des arts. L'initiative de M. A. Suter devrait être encouragée. On n'ose guère songer à ce qu'il adviendrait de la musique à Lausanne si au bout de l'année d'essais pour laquelle M. Suter s'est porté garant le nouvel orchestre devrait être licencié. Espérons pour l'honneur de la ville que nous n'en serons pas réduits à cette extrémité.

La Musique à Genève

Depuis notre dernière chronique, il s'est passé trois mois environ pendant lesquels les solistes de concert ont chômé aussi bien pour leur repos bien mérité que pour celui du public genevois qui en avait grand besoin. Seuls les concerts d'orgue à St-Pierre, destinés surtout aux étrangers, s'il faut en croire les grandes affiches imprimées en anglais, ont trois fois par semaine convié les amateurs à la musique noble et sérieuse. C'est que M. Otto Barblan, le distingué organiste, n'entend pas se laisser séduire par les nouvelles écoles d'orgue, très discutables, et il tient haut et ferme le drapeau de la pure tradition, celle des Bach et consorts. Par sa